

Contribution à une géographie pastorale de l'Amérique latine : l'appropriation des troupeaux et des pacages

Pierre Deffontaines

Volume 3, Number 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020198ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020198ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deffontaines, P. (1959). Contribution à une géographie pastorale de l'Amérique latine : l'appropriation des troupeaux et des pacages. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 479–491. <https://doi.org/10.7202/020198ar>

CONTRIBUTION À UNE GÉOGRAPHIE PASTORALE DE L'AMÉRIQUE LATINE : L'APPROPRIATION DES TROUPEAUX ET DES PACAGES*

par

Pierre DEFFONTAINES

Directeur de l'Institut français de Barcelone

LA CHASSE AU CUIR

L'extension brusque et rapide durant les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles du bétail européen en Amérique du Sud obligea de résoudre des problèmes jusqu'alors inconnus en ces régions. Tout d'abord comment régler la propriété des bêtes et des terres à bétail ? Pour l'Indien, cette nouvelle forme ne pouvait être que des animaux de plus à chasser librement ; pour l'Européen, il en fut parfois de même au début ; le nouveau cheptel s'était souvent répandu sans son intervention, en avant de ses points de colonisation.

Il s'était étalé notamment dans les grandes plaines herbeuses et désertes du centre du continent ; bétail perdu, loin de tout peuplement et de tout marché de consommation ; dans les *pampas* argentines, comme dans les *campos* brésiliens et les *llanos* de l'Orénoque, il y eut des millions de bêtes bien avant qu'il n'y apparut un seul établissement européen : la première occupation fut souvent réalisée d'abord par les troupeaux. Ce bétail ne finit par trouver quelque valeur que grâce à un sous-produit de faible poids et facilement transportable, les peaux ; ce fut « l'ère du cuir » qui dura plus ou moins longtemps suivant l'isolement des régions, certaines fois, plus de deux siècles ; dans ces temps, et dans ces régions, la vie pastorale n'était qu'une chasse ; suivant l'expression locale, on allait chasser le cuir, *cuerear* ; les chasseurs partaient par petits groupes, couraient à cheval après les animaux ; pour aller plus vite, ils leur coupaient les jarrets (*desjarretar*) avec des faux afin de les immobiliser ; on revenait ensuite les dépecer pour prendre les peaux, la viande était abandonnée ; un homme pouvait ainsi abattre jusqu'à mille bêtes par jour. La vache avait si peu de valeur qu'on en tuait une pour attacher son cheval à la place de piquets qui n'existaient pas dans la *pampa*. On alla jusqu'à brûler des bêtes pour faire des briques. Une simple *barraca*, cabane de cuir, marquait l'installation humaine avec autour quelques ateliers de séchage de peaux. Dans les pays de la Plata, ce fut d'abord une prise libre ; mais les habitants de Buenos-Aires, les *Portenos*, tentèrent les premiers de se réserver cette « mine de cuir ». On décréta qu'il fallait obtenir une licence du gouverneur de la ville ; les détenteurs de ces permis s'attaquaient alors à un de ces troupeaux naturels, comme en constituait le bétail redevenu sauvage ; ils se considéraient maîtres de ce troupeau, mais sans prise de possession du terrain de

* Cet article fait partie d'un cours qui a été donné par Pierre Deffontaines aux professeurs brésiliens à la suite du congrès international de géographie de Rio de Janeiro sur la *Vie pastorale en Amérique latine* et qui sera publié ultérieurement au Brésil.

pacage, la licence n'accordait qu'un permis de tuer et non pas une concession de terre. D'ailleurs, très vite des *gauchos* brésiliens, arguant que des premiers *lachers* de bétail avaient été opérés aussi de leur côté, disputèrent les prises aux Espagnols et vinrent *cuerear* sans permis.

CARNEAR OU CHASSE À LA VIANDE

Ces compétitions d'attribution devinrent plus graves quand on apprit à utiliser la viande par le système du séchage ou salage. La chasse au bétail se transforma ; il ne s'agissait plus simplement de prendre le cuir, mais de *carnear*, de faire de la *carne* (viande). Alors se créa en Amérique du Sud une véritable « côte à viande » (comme on dit en Afrique la Côte d'Or, ou la Côte d'Ivoire) ; elle se développa le long des rivages de la Plata et du Rio Grande, seuls endroits où la grande zone intérieure des pacages américains arrive jusqu'au littoral atlantique dans les *campos* de l'Uruguay, comme dans les *pampas* de l'Argentine. Quantité d'aventuriers se jetèrent sur la nouvelle *mina de gado* (mine de bétail) comme on l'appela.

Des boucaniers et flibustiers de diverses nationalités, anglais et français notamment, vinrent acheter ou voler les prises ; parfois, ils s'installaient clandestinement sur la côte pour tuer des bêtes et embarquer la viande séchée ou salée (*xarque* ou *tasocjo*) ; on la transportait surtout vers le Brésil et les Antilles, où elle servait à l'alimentation des esclaves dans les propriétés sucrières ; on l'échangeait contre des rhums et des sucres.

Alors se multiplièrent les *saladeros* et *xarqueadas* ; on s'intéressa aussi à la graisse (*cebo*) pour le suif, les chandelles et le savon ; les *xarqueadores* fonctionnaient en été, de décembre à juin, tandis que les *saladeros* battaient leur plein pendant les mois d'hiver.

C'était moins une exploration pastorale qu'une chasse plus ou moins clandestine ; les vols de bétail étaient si constants qu'ils entretenaient une sorte de banditisme chronique ; les pasteurs *gauchos* vivaient en petites troupes guerrières, dirigés par le plus habile, le plus audacieux d'entre eux, le *coronel*. On trouvait des faits analogues chez les *llaneros* du bassin de l'Orénoque.

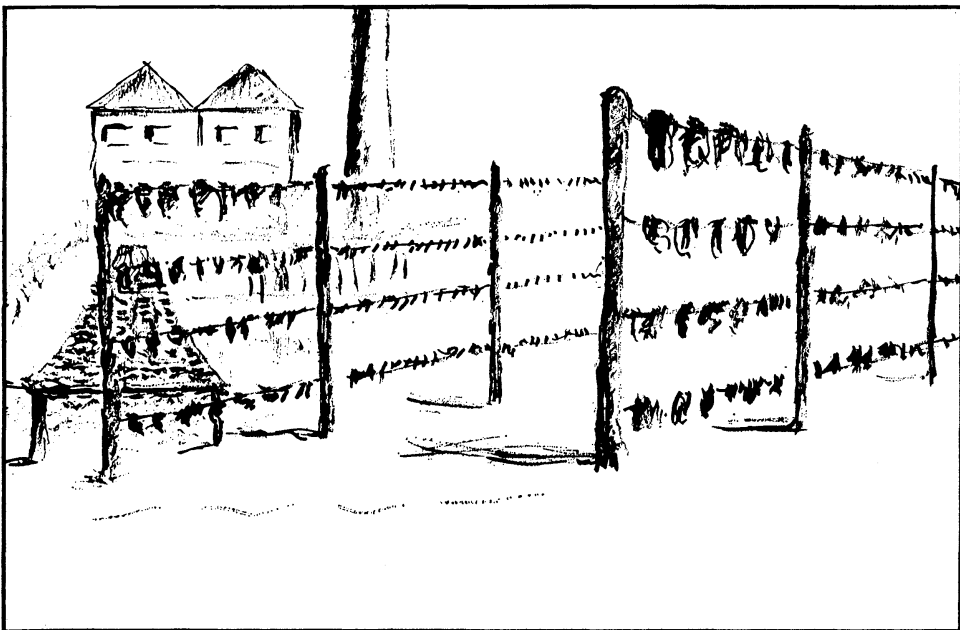
LE MARQUAGE

Pour sortir de ce stade anarchique, qui fut plus ou moins accentué et plus ou moins long suivant les régions, on s'efforça de s'assurer une certaine appropriation des bêtes. Alors apparut une coutume qui existait déjà en péninsule ibérique (*Concejo de la Mesta*), le marquage des bêtes. On utilisa d'abord les marques au fer rouge ; c'était le bétail marqué, le *ganado marcado*. On le signale dès 1527 au Mexique, en 1589 à Buenos-Aires, à la fin du xvi^e siècle dans les *llanos* de l'Orénoque ; au xviii^e siècle, sous le nom de *Jerra* dans les *sertões* de Bahia. Il y eut des marques officielles, enregistrées par l'administration, mais aussi des marques libres admises entre voisins.

Ces marques, gravées au feu, avaient l'inconvénient de détériorer les cuirs ; aussi chercha-t-on à les remplacer par d'autres procédés d'appropriation ; un des systèmes employés fut l'anneau de fer passé au museau ; on eut aussi le *ganado berrado* (le bétail ferré) ; mais on employa surtout un mode plus simple, une incision à l'oreille plus ou moins oblique ; on appelait cette opération *orejar*, au Brésil *asinar*, c'est-à-dire signaler.¹ Les bêtes non poinçonnées constituaient le bétail *ore jisana* ou *orejana*.

Souvent d'ailleurs il y eut double marque ; celle à l'oreille était faite dès le début, même pour les jeunes ; le fer rouge venait après, quand l'animal avait acquis une valeur marchande, avant les départs en *boïadas* pour l'exportation.

FIGURE I



(dessin de Pierre Defontaine).

Séchage de la viande au soleil dans une usine de Xarqueada, près de Goyania (Goyaz), Brésil.

Presque jamais on n'employa la cloche, si fréquente en nos montagnes et qui signale de loin la présence des animaux.

CAMPOS GERÃES ET BÉTAIL DEMI-SAUVAGE

Le pacage de ces animaux marqués se faisait en liberté ; c'était le système des *campos gerães* portugais ou *campos generales* espagnols, c'est-à-dire des pacages

¹ Les Indiens des Andes employèrent aussi ce système de marque pour leurs lamas.

ouverts et libres. En maintes régions, les mises en défens furent longtemps prohibées ; ce fut même un des privilèges de la première Amérique coloniale d'être libérée des *cotos* ou *debesas* si répandus en Espagne.

Dans ces pacages libres, il fallait procéder de temps en temps, surtout avant les expéditions de bétail, à des rassemblements de troupeau, appelés *rodeos*, pour départager les animaux suivant leur marque et répartir les non marqués, composés surtout de croît. C'est une véritable cérémonie ; en Uruguay il constitue la principale fête, la *yerra*, au Brésil c'est la *vaquejada*, qui se termine souvent par des danses et de la musique.

Ces troupeaux à demi appropriés constituèrent longtemps la majorité du cheptel ; aussi existait-il une quantité de dénominations pour désigner ces bêtes plus ou moins sauvages ; on distinguait le bétail *cimanón* ou *chimarrão*, c'est-à-dire sans propriétaire et sans marque, le bétail *alzado* ou *alçado* (en Espagne, on dit aussi *cerril*) qui a perdu sa domestication, mais conservé cependant une marque, le bétail *teatino*, qui est domestiqué et marqué, mais dont on ne sait qui est propriétaire, le bétail *cbucro*, qui n'a jamais été domestiqué ; le bétail *brabeza* était celui qui vivait complètement sauvage, caché dans les forêts, on disait aussi *baguas* et, dans le Nord-Est brésilien, *barbatão*. On utilisait souvent des bêtes domestiquées pour apprivoiser les troupeaux sauvages ; ce sont les *sinuelos* qui se mêlaient au bétail sauvage et contribuaient à l'amadoué. Toutes les transitions existent donc entre la domestication complète et le *cimanoneo* ; c'est de la plus ou moins grande fréquence des *rodeos* que dépend le degré de domestication.

Ces animaux presque à l'abandon finirent par se différencier suivant les régions et acquirent des caractéristiques particulières, qui leur valurent des sortes de dénominations de races locales ; bovin *pantanero* dans le Pantanal, *curraleiro* dans les *cerrados* du plateau brésilien, *tucura* au Paraguay. Les chevaux sauvages de la Pampa se distinguaient des animaux domestiques par leur petite taille, leur poil plus long et leur pelage uniforme.

LA QUERENCIA

En général, ces bêtes libres s'organisaient d'elles-mêmes en *tropillas* (troupe) naturelles sous la direction d'une *madrina* (marraine ou bête-chef, toujours une vache).

Chaque troupeau se réservait plus ou moins exclusivement un domaine, suivant en général des frontières naturelles, rivières, marais ou forêts et contenant les différents éléments utiles à sa vie, herbages variés, ombrages, eau et, si possible, sel.

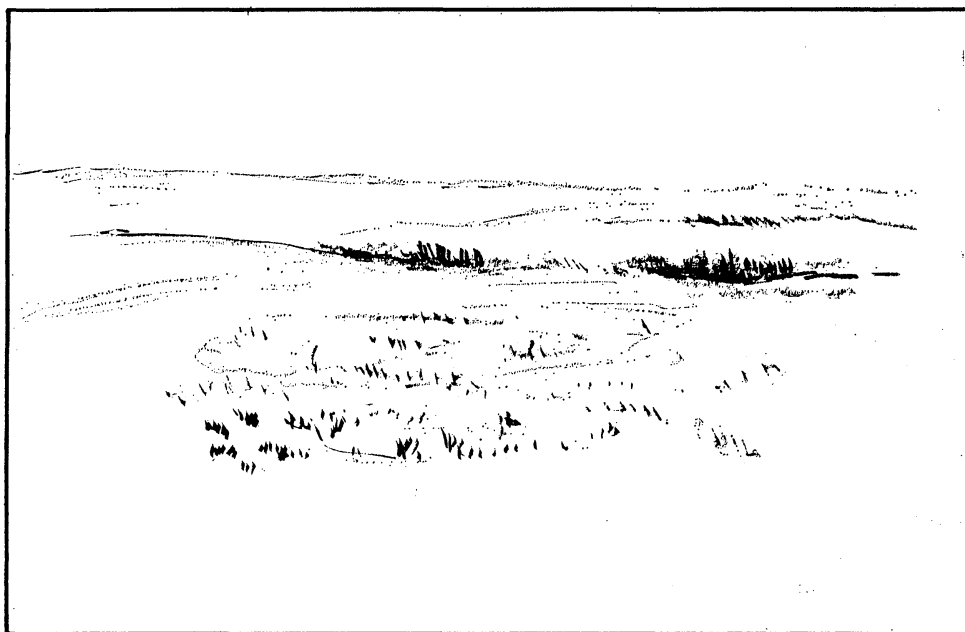
Le troupeau s'attache à son territoire, au besoin en chassant les bêtes intruses ; les *gauchos* ont une expression pour cet attachement du bétail à un lieu déterminée, c'est la *querencia* : *s'aquerenciar* se dit d'un bétail qui se fixe en des limites.

Dans les plaines d'Amérique du Sud, au climat assez égal, la majorité du cheptel s'est rapidement *aquerenciado*, du moins s'il ne survenait pas de troubles,

soit physiques (sécheresses, incendies), soit humains (chasse ou razzia) ; cette *querencia* est particulièrement notable dans les pampas de la Plata et les *campos* du Rio Grande.

Ce sont ces troupeaux naturels que les *señores de ganado* (les maîtres de bétail) essayèrent de s'approprier ; pour cela, ils s'installaient près d'un groupe de bêtes, prenant connaissance de ses habitudes, le surveillant, le protégeant au besoin. Le service le plus important qu'ils purent rendre fut d'assurer leur approvisionnement en sel, au moins dans les régions où le bétail n'avait pas découvert de lui-même des affleurements salins.

FIGURE II



(dessin de Pierre Deffontaines).

Campos Gerães, entre Campo Grande et Maracaju, dans le Matto-Grosso, Brésil.

DOMESTICATION PAR LE SEL

C'est souvent par le sel que se marqua la première dépendance du bétail vis-à-vis de l'homme. Les paquets de sel, déposés par les pasteurs, servirent de premier centre de regroupement et de prise de possession, l'installation humaine débuta souvent par les pierres ou auges à sel qui furent antérieures même au *curreal* ; c'est par là que commença maintes fois l'établissement d'une *fazenda* ou d'une *estancia* : cela explique l'importance primordiale prise par le commerce du sel dans le continent sud-américain.

APPROPRIATION DES TERRES D'ÉLEVAGE

Dès lors, ces hommes cessèrent d'être de simples chasseurs et devinrent de plus en plus des pasteurs. Ils finirent par se considérer propriétaires, non seulement des bêtes, mais aussi du domaine de pacage que le troupeau avait plus ou moins délimité en se le réservant pour lui-même. Ils passèrent ainsi insensiblement de l'appropriation du troupeau à la propriété de la terre. Les zones dont on prit le plus aisément possession furent celles qui comportaient des frontières naturelles, spécialement ces angles de terre aux confluent de rivières, qu'on appelle *rincón* en Uruguay et *pontal* au Brésil. C'était là d'ailleurs qu'on opérait, dans les premiers temps de l'élevage, les plus faciles razzias, en cernant les troupeaux dans le cul-de-sac : ainsi le *rincón de las Gallinas* entre Rio Negro et Uruguay joua un rôle spécial pour l'approvisionnement en chevaux sauvages au moment de la guerre civile.² Dans le Pantanal brésilien, toutes les premières *fazendas* ont occupé des *pontales* entre zones marécageuses, ou, entre *rios* et montagnes.

Les exploitants du bétail finirent par s'attacher à un troupeau, ils adoptèrent sa *querencia* et apprirent de lui une certaine vie sédentaire ; en plusieurs zones d'Amérique du Sud, c'est sans doute le bétail qui enseigna à l'homme la sédentarité.

Le *gaucho* établit sa résidence au milieu de la zone de pacage du troupeau, là où il apportait le sel ; dans les pays de la Plata, résider se dit *estar* ; l'installation du pasteur s'appela *estancia*, c'est-à-dire demeure fixe, pour la distinguer des anciens campements nomades des chasseurs de bétail.³

Mais en bien des zones à climats plus instables ou à vastes inondations, les troupeaux ne pouvaient guère s'*aquerenciar* ; c'est le pasteur qui dut s'occuper de les fixer, non sans mal parfois ; d'ailleurs en maintes régions, les nouveaux colons ne perdirent pas le contrôle des bêtes importées, ils se fixèrent avec elles d'autorité en des territoires qu'ils choisissaient eux-mêmes ou obtenaient par concessions. De bonne heure, en effet, on chercha à confirmer la possession par une concession du prince, une *gracia* au Mexique, une *sesmaria* au Brésil. Le concessionnaire déborda souvent les étendues parfois imprécises qui lui étaient attribuées, au point que beaucoup de pacages s'appelèrent des *demasías*, c'est-à-dire des terres en surplus.

Ces *gracias de caballeria*, au moins à l'origine, ne constituèrent qu'un droit de pacage et non un droit de propriété. Au Mexique, assez densément peuplé, le pâturage n'était autorisé que sur les portions de territoire laissées vides par les anciennes cultures indiennes ; les *gracias* ne devinrent vraies concessions que dans les territoires du Nord mexicain, plus steppiques, sans culture, où les pouvoirs publics craignaient moins de voir le bétail supplanter les anciens modes d'exploitations agricoles indigènes.

² C'est dans un autre *rincón* que furent amenés en Uruguay les premiers moutons par Pöncel en 1832.

³ Dans les pays des *llanos* de l'Orénoque, cette résidence est un *bato* ; quant aux mots *fazenda* du Brésil, ou *hacienda* du Mexique, ils s'appliquent autant à des exploitations pastorales qu'à des domaines agricoles et veulent dire simplement lieu où l'on travaille.

Dans cette appropriation progressive du bétail et des pacages, les ordres religieux se réservèrent souvent une part importante ; en Uruguay, au Nord de Rio Negro, s'étendirent les *vaguerias* jésuites qu'on opposait aux *vaches civiles*. Au Mexique, autour de Coahuila, la vie pastorale était surtout entre les mains des Jésuites et Franciscains ; au Vénézuéla, l'Est des *llanos* fut mis en exploitation par les *batos* des Capucins catalans, tandis que les Jésuites et les Franciscains avaient leurs domaines plus à l'Ouest. Les *pampas* argentines ne connurent presque pas ce stade pastoral religieux, qui disparut d'ailleurs presque totalement après l'expulsion des Jésuites et les guerres de l'Indépendance.

CRÉATION D'UN DROIT PASTORAL

Un droit du bétail s'élabora progressivement, inspiré sans doute d'abord des coutumes ibériques ; à l'instar de la Castille, des *mestas* furent créés, dès 1536, à Mexico.

La législation se montra particulièrement sévère contre les voleurs de bêtes, les *changadores* ; c'était un mal chronique dans ces pays où le bétail a d'abord été chassé ; pour réagir contre ces habitudes, on considéra le vol du bétail comme un crime pire que d'assassiner ; dans la *pampa*, le voleur, pris sur le fait, était cousu dans une peau fraîche et mourait étouffé lentement par le rétrécissement du cuir en se séchant (*enchalecar*, suivant l'expression *gauchó*).

NAISSANCE DE LA CLÔTURE POUR PROTÉGER LES CULTURES

C'est assez tardivement qu'on passa du stade du pacage à bétail, à limites imprécises, au stade de la propriété enclose. La clôture est une forme d'installation humaine qui resta longtemps presque inconnue en Amérique du Sud ; les populations précolombiennes à vie surtout communautaire ne la connaissaient qu'à peine.

Elle n'apparut vraiment qu'avec le bétail, mais, au début, non pas pour délimiter des domaines de pacages, mais pour protéger les zones cultivées contre les invasions des animaux. Dans l'Argentine, l'agriculture fut longtemps impossible à cause de la difficulté de clôturer les champs en ces plaines sans aucun bois ; en 1774, la province de Buenos-Aires ne compte que 33 cultivateurs pour cent mille habitants.

La clôture s'appliqua aux champs avant de s'attacher aux prairies ; elle fait partie de cette démarcation si nette en Amérique latine, qui sépara les régions de vie agricole de celle de vie pastorale ;⁴ les animaux constituèrent une sorte d'intrusion brusque contre laquelle les champs cultivés, bien antérieurs, eurent à se défendre ; c'est le cultivateur qui élaborait les premières barrières et non le pasteur. Aussi, est-ce au Mexique, où l'agriculture était la plus dense et sans

⁴ Meynier a signalé en Europe des cas où la clôture a commencé par le champ et non par le pacage, notamment en Bretagne ; de Planhol a découvert également en Anatolie des clôtures en bocage apparues pour la protection des récoltes et qui, d'ailleurs, disparaissent lorsque la communauté peut engager un berger communal responsable de la surveillance des bêtes.

doute la plus ancienne, que les clôtures apparurent en premier et autour des zones cultivées, clôtures végétales surtout, mais aussi petites murettes de pierres dans les régions caillouteuses ; avec l'augmentation rapide du bétail, il fut souvent utile de renforcer ou même de doubler ces enclos.

Dès le début de la colonisation, dans le Nord-Est brésilien, bétail et agriculture s'opposèrent ; les cultivateurs se réservèrent les zones plus humides et jadis forestières du littoral (zone de *mata*), moins favorable au bétail, mais vers l'intérieur, dans une zone intermédiaire, appelée précisément *agreste*, parce qu'elle se remplit progressivement de champs (*ager*), le bétail se répandit et imposa aux planteurs des clôtures de défense. Mais c'est surtout dans les nombreux massifs montagneux de la *caatinga*, dont l'altitude relevait la pluviosité, que la protection des terres cultivées fut indispensable ; ici ce sont les montagnes qui sont agricoles et les plaines restent pastorales. Pour protéger les cultures, on utilisa surtout des clôtures végétales, soit des entrelacs serrés de branchages, soit des barrières de piquets plantés verticalement (*pau à pique*), soit surtout des haies vertes, constituant un curieux bocage composé d'*avelos* (*Euphorbia tirucalli*) ou de *macambiras* (cactacées épineuses) ; cela rappelle les îles cultivées des *tapades* du Fouta-Djalou étudiées par J. Richard-Molard, véritables enclos cultureux.

Souvent de puissantes haies d'*avelos*, renforcées de fossés ou *vales*, protègent de l'invasion des troupeaux tout un îlot de cultures plus ou moins vaste. Ce sont les *travessões*. Ces grandes clôtures entourent notamment les massifs montagneux de Baturité et Araripé et la zone agricole du Cariri. Les quartiers de champs ainsi isolés correspondent en général à des parties plus humides, des *brenos*, soit sur les hauteurs ou versants plus exposés aux pluies, soit dans les fonds ; ainsi est défendu le *brejo* de la *serra de Orcroba* tout rempli de plantations de goyaviers, qui alimentent les fabriques de confitures de Pesqueira, ou celui de la Serra da Baixa Verde, autour de la petite ville de Triunfo, cultivées en haricots, maïs et canne à sucre.

Vers le Nord de l'État de Bahia, au long du bassin du Vasa Barris, autour de Cicero-Dantas, Ribeiro do Pombal et Mirandela, on appelle ces groupements de champs clôturés des *japões* ; un *japão* est une véritable unité agricole, abritée derrière ses barrières. Celles-ci doivent être entretenues par la communauté des cultivateurs protégés ; en cas de sécheresse, quand les troupeaux de la *caatinga* viennent les assiéger, on s'occupe de les forcer et surveiller attentivement ; les chèvres affamées vont jusqu'à consommer les branches d'*avelos* ; ces clôtures apportent ainsi un souci commun, fait exceptionnel en ce Brésil de la dispersion et de l'individualisme. Sans doute est-ce à cette préoccupation collective de clôtures communautaires que l'on doit l'existence en cette zone d'une curieuse forme de peuplement groupé ; ce coin du Nord de l'État de Bahia est peuplé de vrais petits villages, de deux ou trois cents habitants. On a ainsi une curieuse association d'une sorte de bocage à un peuplement groupé ; deux faits assez rares en Amérique latine et qui, en général, ne se trouvent pas associés.

Ces barrières contre le bétail s'étendent non seulement aux champs, mais aussi à l'eau, particulièrement précieuse dans le Nord-Est brésilien ; les trous d'eau, dans les fonds de vallées, les *cacimbas*, sont clôturés de fortes haies et

souvent aussi les réservoirs, *acudés* ou *represas*. Il arrive qu'il y ait un gardien surveillant l'entrée et percevant une taxe par tête de bétail venant s'y abreuver.

LES CLÔTURES DE PACAGE

Toutes ces formes de limites, introduites d'abord autour des champs et pour les défendre, se répandirent par la suite dans les zones pastorales ; quand les propriétés de bétail devinrent plus serrées et moins étendues et surtout quand on commença à se préoccuper d'engraisser et de sélectionner les animaux, elles devinrent indispensables.

FIGURE III



(dessin de Pierre Defontaine).

Clôture de pacage avec grandes dalles de calcaire dressées verticalement près de Lagoa Santa, (Minas Gerães).

La première clôture proprement pastorale fut celle qu'on organisa autour du centre de l'exploitation ou *sede* (siège) ; c'était un simple enclos de fortes et hautes barrières de bois où l'on pouvait opérer les différents triages que nécessite l'élevage ; suivant les régions, on l'appelle *curral*, *mangueira* ou *chiqueiro*. Cet enclos accompagne la maison du propriétaire ; souvent même il la précède.

Mais, s'il était facile d'élever des *currales* dans les régions où l'on disposait de bois, *campos cerrados* brésiliens, marais temporaires du Pantanal, *llanos* de l'Orénoque, il n'en allait pas de même dans les régions totalement privées d'arbres, les *campos limpios* et les *pampas* du Sud.

Il apparut ainsi deux types de propriétés à bétail, celles à *curral* et celles qui n'en possèdent pas. En ces dernières, les animaux étaient moins surveillés ; on dut suppléer à l'absence de *curral* par l'abondance des bergers à cheval et par la multiplication des *rodeos* ou regroupements des bêtes ; faute de bois, on utilisa les *gauchos*, ils font office de piquets humains mobiles ; la vie *gaucho* et la science des *rodeos* se rencontrent surtout dans les zones exclusivement herbeuses, sans arbre et longtemps sans clôture.

Cependant, même là, des délimitations de pacages s'imposèrent. Il fallut d'abord localiser, autour des foires, des prés qu'on louait aux conducteurs de troupeaux pour que leurs bêtes se reposent et même s'engraissent, des *invernadas* comme on les appelle. Le paysage typique des centres de vente de bétail est fait de clôtures ; souvent c'est même la seule installation qui les signale, puisque très rarement en Amérique du Sud existent des villes-marchés ; les foires jouèrent ainsi un rôle de propagation des clôtures ; c'est autour d'elles que se répandirent les premiers fils de fer.

FILS DE FER ET FRIGORIFIQUES

La clôture s'imposa plus encore quand on destina le bétail à la production de la viande fraîche ou de la viande frigorifiée ; alors on chercha à élever d'autres types de bêtes que celles dont se contentaient les producteurs de viande séchée, les *xarqueaderos*. Pour obtenir cette sélection des bêtes à bonne viande, il fallut clôturer (*cercar*) des domaines entiers, nouvelle exigence très grave dans les pays privés de bois. Alors triompha le fil de fer, l'*alambre* espagnol (l'*arame* portugais) ; l'Angleterre en vendit à l'Argentine et l'Uruguay, entre 1870 et 1880, plus de cent millions de kilomètres. On célèbre Ricardo Newton comme le premier *estanciero* qui ait utilisé le fil de fer, dès 1844.

La clôture réclamait aussi des piquets ; on chercha des bois imputrescibles. Dans les *pampas* sans arbre, on dut les importer ; heureusement le Chaco, qui borde l'Argentine au Nord, produit un bois très dur, le *quebracho* : des cargaisons entières de piquets de cet arbre descendirent par flottille sur le Parana pour approvisionner les *estancieros* ; au Brésil, on utilise un autre bois très résistant, l'*arceira*. Un type légal de clôture fut défini : sept fils de fer superposés avec piquets de deux mètres, espacés de deux mètres en deux mètres, ce fut l'*alambre de ley*.

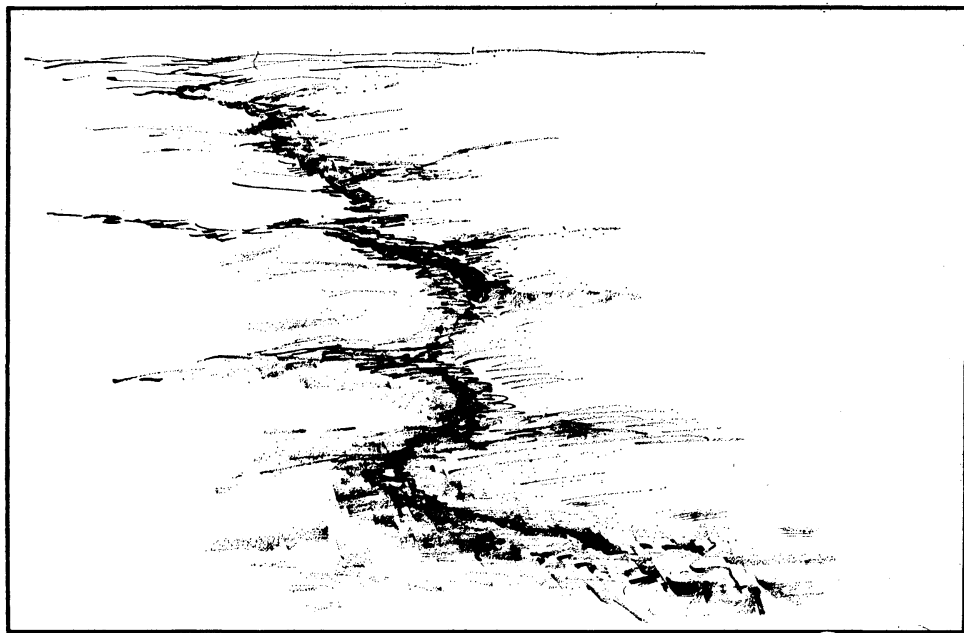
Le fil de fer progressa plus rapidement encore quand le mouton vint se substituer aux vaches, ce qui se produisit surtout dans les *pampas* vers le milieu du XIX^e siècle ; les ovins n'ont pas au même degré que les bovins la *querencia* ; ils vagabondent sans s'occuper de limites naturelles ; pour les tenir, on n'avait pas en Amérique latine de véritables bergers, pas plus que de chiens spécialisés ; le *gaucho* ne s'intéressait qu'au gros bétail et dédaignait les ovins dont il refusait même de consommer la viande. Aussi est-ce le mouton qui imposa l'*alambramiento* quasi total des *pampas*, qui s'étendit ensuite aux *pampas* d'Uruguay, puis aux *potreros* de Patagonie.

Le fil de fer envahit aussi le Brésil, mais moins pour les troupeaux de moutons, que pour les bovins qu'on s'efforçait de sélectionner ; on l'adopta d'abord

dans la *Campanha gaucha* et l'État de São Paulo ; puis il s'étendit dans les *campos cerrados* de l'intérieur, restreignant progressivement les zones de *campos gerães* à pacage libre ; même les régions de marécages furent atteintes ; aujourd'hui, la majorité du Pantanal du Mato-Grosso est *cercada*.

Le fil de fer opéra une véritable révolution ; l'appropriation devint visible et précise ; le *ganadero* prit alors une mentalité de propriétaire. Il lui fallut des capitaux importants ; le fil de fer coûte cher, souvent beaucoup plus que la terre elle-même ; c'est la principale mise de fond ; l'*estanciero* est fier de ses fils de fer, il conduit les visiteurs voir ses clôtures, bien plutôt que de montrer sa mai-

FIGURE IV



(dessin de Pierre Defontaine).

Grande étendue des *Campos limpios*, où le bétail pacage sans clôture ; dans le fond de la vallée un commencement de forêt galerie, au Sud de Pontapora, et Sud de Matto-Grosso, Brésil.

son ; désormais on distingue l'*estancia alambrada* de l'*estancia abierta* : la différence de valeur entre les deux est plus que du simple au double. Tel *ganadero* dit avec orgueil qu'il possède quatre cents kilomètres de fil de fer ; l'*alambré* fait son prestige.

Il est vrai que le fil de fer a permis la modernisation de l'exploitation pastorale ; on a pu établir des divisions dans la propriété, donc des spécialisations dans le troupeau ; on a pu libérer certaines sections pour renouveler les fourrages ; il devint possible de surveiller les saillies et les naissances, de diriger le cheptel.

Les régions ainsi encloses ont changé de mentalité et aussi d'aspect ; d'abord on dut modifier le système des routes. Celles-ci passaient à travers tout,

en ligne droite. Aujourd'hui les chemins doivent suivre les limites de propriété, dessinant des coudes géométriques ; s'il leur faut traverser un domaine, on leur ménage une sorte de passage à niveau, à claire voie, en chausse-trappe, que les automobiles peuvent franchir et non les bêtes ; ce sont les *guarda-ganado* d'Uruguay, les *mataburro* du Brésil. En outre, le conducteur de troupeau, le *boiadero* n'a plus la même facilité de camper avec sa *boiade*, en cours de voyage, sur des *campos* libres ; il doit louer des pacages ; les *trillos de ganado* (chemins à bétail) ont perdu leur antique liberté, surtout ils ont vu diminuer leur ancien rôle.

CONSÉQUENCES DE LA MISE EN CLÔTURES SUR LES GENRES DE VIE

L'*alambrado* modifia la vie et la composition de l'*estancia*. En Uruguay comme en Argentine, on n'a plus besoin de ces bornes vivantes et mobiles que sont les *gauchos* à cheval ; en ces régions déjà si peu peuplées, le fil de fer vient fermer un horizon de travail, qui fut jadis le principal ; toute cette population, habituée au magnifique *farniente* de la simple surveillance à cheval, n'a plus la même raison d'être ; jadis, il fallait au moins une dizaine d'hommes (un *capataz* et dix *caballeros*) pour assurer la garde d'un troupeau de quelques milliers de têtes ; maintenant il suffit de quelques *peones*. La majorité des *gauchos* est de plus en plus rejetée hors des propriétés par le fil de fer. On les voit se réfugier en de misérables hameaux de maisons de terre, les *rancherios* ou *pueblos de ratas* (villages de rats).

À la place de l'égalité et fraternité de l'ancienne *estancia*, ouverte et libre, une dure hiérarchie sociale se crée ; l'*estanciero* est désormais un capitaliste, dirigeant une usine à viande, de plus en plus tendu vers le rendement ; à côté, un prolétariat du bétail, incapable de s'adapter à une nouvelle vie, va s'abaissant dans la misère ; impossible de faire des cultivateurs avec ces hommes, qui considèrent comme une décadence de marcher à pieds et qui estiment qu'on ne travaille la terre que pour y être enterré ; dans le seul Uruguay, on évalue la population de ces *rancherios* à plus de deux cent mille, inquiétant laisser pour compte d'un genre de vie qui disparaît.

Ainsi, pour les hommes, la clôture ne fut pas toujours un bénéfice. Pour les bêtes, il en découla aussi parfois des inconvénients ; les mouvements naturels des troupeaux se sont trouvés entravés ; cela n'a pas été sans provoquer certains préjudices. On l'a vu durant la forte inondation du Pantanal de 1956 ; certains *fazendeiros* ont été obligés de couper leurs fils de fer pour permettre au bétail de tenter comme autrefois de se sauver de lui-même en cherchant des pacages plus élevés. Dans les *llanos* de l'Orénoque, où le fil de fer fait également des progrès rapides, il a fallu, au moment de certaines graves inondations, parachuter par avion des fourrages pour alimenter des troupeaux, restés cernés entre leurs clôtures, alors que, jadis, ils cherchaient d'eux-mêmes leurs refuges sur les hautes terres.

Dans la Patagonie méridionale (région du haut rio Gallegos), les troupeaux de moutons montaient passer l'été et l'automne dans des *veranadas* en zone boisée montagneuse et cela permettait une certaine reconstitution des

pacages d'en bas, abandonnés saisonnièrement ; malheureusement les nouveaux lotissements géométriques avec clôture ne tiennent pas compte de ces mouvements et les entravent. Les *estancias* clôturées, à bétail forcément sédentaire, ne comportent que mille ou deux mille têtes par *legua* carrée au lieu de trois mille et plus que permettaient les exploitations munies de *varanadas* et le bétail souffre de son nouveau sédentarisme forcé.

Néanmoins, le goût d'enclore a envahi de plus en plus l'Amérique latine ; la carte des zones *cercadas* ne cesse de s'agrandir, la clôture de fil de fer se rencontre aujourd'hui partout, depuis les bas-fonds jusqu'aux sommets les plus élevés : elle est devenue le paysage typique de la nouvelle vie pastorale de l'Amérique latine, triomphe peut-être discutable de la vie moderne et entravée sur l'ancienne vie libre et demi-sauvage.

